

Note de lecture: UNE CONTRIBUTION A L'ETUDE  
DU JULA DE COTE D'IVOIRE

Dans le cadre du D.E.A. de Linguistique et Phonétique de l'Université de Grenoble III, Dramane KONE vient de présenter un mémoire intitulé Esquisse d'un parler jula comportant esquisse phonologique, esquisse grammaticale et liste lexicale. Lui-même natif de Bouaké, l'auteur a pris son propre idiolecte comme objet de description, idiolecte que l'on peut considérer comme représentatif de cette variété de manding qui se répand dans les centres urbains ivoiriens situés hors de la zone traditionnelle d'influence de cette langue. Il ne s'agit pas là d'un "jula véhiculaire" plus ou moins pidginisé que peuvent parler des Ivoiriens non mandingophones, mais d'une variété de manding qui à côté de la fonction véhiculaire qu'elle peut assumer fonctionne d'abord comme langue première pour les communautés d'origine manding installées dans les centres urbains de Côte d'Ivoire. A la différence des parlers de villes anciennement mandingophones comme Kong ou Odienné, ce parler est dans l'ensemble peu différencié du bambara; du point de vue historique il peut certainement se définir comme du bambara ayant subi l'action d'un substrat constitué par les parlers manding du Nord du pays. Quels que soient les jugements de valeur que les locuteurs du "vrai" bambara portent sur ce type de parler, il est clair que du point de vue du système linguistique ses particularismes s'expliquent de manière satisfaisante par l'hypothèse de l'action d'un tel substrat, et qu'il n'y a pas lieu d'avoir recours à l'hypothèse d'un processus de pidginisation.

Ce "jula urbain de Côte d'Ivoire" se définit donc par son assise socio-géographique, et il serait imprudent de vouloir dès maintenant se prononcer de manière précise sur le degré d'homogénéité qu'il présente du point de vue du système linguistique. Et en ce sens, il faudrait se garder de généraliser abusivement la description que donne D.K. de son propre parler. Des descriptions d'autres idiolectes, choisis si possible en fonction de paramètres sociologiques, seraient indispensables avant de vouloir avancer sur ce point. A cette réserve près, il est toutefois intéressant de résumer

ici le travail de D.K. en se concentrant sur la mise en évidence de points de contraste entre le parler décrit et le bambara standard (en abrégé par la suite: b.s.).

#### Phonétique et phonologie

L'inventaire des phonèmes vocaliques ne présente quant aux timbres aucune différence par rapport au b.s., par contre on peut noter un point de contraste avec l'absence totale de longueur vocalique dans ce parler; là où le b.s. présente une longueur vocalique, ou bien ce parler maintient une consonne intervocalique qui en b.s. tend à s'amuir, ou bien on trouve une voyelle brève (par exemple: bé "tout", "tous", náni "quatre").

Au niveau tonal, les faits présentés par D.K., tant en ce qui concerne les oppositions tonales qu'en ce qui concerne la syntagmatique tonale, sont en tous points conformes à des faits déjà connus pour le b.s..

On note par contre plusieurs particularités dans le système consonnantique.

La présence de la labio-vélaire qb correspondant au b.s. q ~ gw est une trace claire du substrat évoqué ci-dessus, puisque les parlers manding installés de longue date en Côte d'Ivoire présentent (ainsi d'ailleurs que les parlers maninka de Guinée) cette occlusive double. Le statut phonématique de gb par rapport à q peut être établi par des rapprochements tels que qbàran "bambou" / qáran "antidote". Mais le lien entre ce parler et le bambara se manifeste dans le fait que l'utilisation de l'occlusive double est moins systématique que dans les parlers ivoiriens de terroir; par exemple "autre" est donné sous la forme wére et non pas qbére. On remarque en particulier, en parcourant le relevé lexical, l'absence totale d'attestation de qb devant les voyelles postérieures u, o, ɔ. Hasard dû au caractère non exhaustif du relevé lexical, ou tendance réelle du parler? Ce serait un point à creuser.

Le parler présente aussi de rares attestations de l'occlusive double sourde kp: kpáko "noix de coco", kpèle "lieu où travaille le tisserand", kpékpe "peigne".

Une autre particularité du système consonnantique est le

caractère phonématique des fricatives sonores v et z. Le cas de z est le plus net. Du point de vue diachronique, l'émergence de ce phonème est liée à une tendance à la sonorisation des sourdes au contact d'un élément nasal. Cette tendance est dans le parler décrit nettement plus marquée qu'en b.s., sans atteindre toutefois le degré qu'elle atteint par exemple dans le parler d'Odienné ou dans le parler du Maou (et il convient d'évoquer là le problème de substrat dont il a déjà été question). Or lorsque l'élément nasal qui a provoqué la sonorisation vient à tomber, il reste une consonne sonore qu'il ne peut plus être question de traiter comme une variante conditionnée de la sourde correspondante. L'évolution ns → nz → z a ainsi abouti à l'initiale de plusieurs mots: zàna "proverbe", zéme "moelle", zfrin "conte". Pour v par contre, D.K. relève un seul cas de v qui ne soit pas au contact immédiat d'un élément nasal, à savoir l'initiale de vfrinvirin "papillon".

Ceci conduit à évoquer le problème de la prénasalisation à l'initiale des lexèmes. La liste lexicale présentée atteste deux prénasalisées et deux seulement, faiblement attestées d'ailleurs: nq (cinq attestations) et nt (deux attestations). Comme la notation l'indique, la première est réalisée sonore, la deuxième est réalisée sourde.

On peut noter enfin, bien qu'il ne s'agisse pas là d'un point de contraste, que la chuintante f pose dans la description de ce parler un problème analogue à celui qu'elle pose en b.s.: D.K. donne dans sa liste lexicale certaines formes avec s et d'autres avec f (ce qui permet d'opposer par exemple sl "vie", "âge" à fl "karité") mais il est peu probable qu'on ait affaire là à des distinctions stables.

#### Les inventaires de morphèmes

Parmi les morphèmes marqueurs du nom, on relève à côté du pluriel usuel en -u (orthographié w en b.s.) un pluriel en -luuu qui s'emploie uniquement pour dénoter un groupe d'animés. Ce suffixe se combine au nom à la tonalité du défini: mùsòlúú "les femmes". On doit remarquer qu'il se retrouve dans le pluriel des démonstratifs (n)nnúú, òlúú ainsi que dans les formes emphatiques des personnels au pluriel: ánnúú "nous" (non emphatique: án), álúú "vous" (non emphatique: á), òlúú "eux", "elles" (non emphatique: ò). (1)

(1) On peut se demander si l'indication d'un ton différent à la finale du pronom de troisième personne du pluriel et à la finale du démonstratif pluriel correspond bien à une distinction entre ces deux formes, ou s'il y a là un simple problème de notation. Ce serait un point à préciser.

Dans le syntagme complétif on note un morphème connectif *yá* (b.s.: *ká*); par exemple: *ù yá mùrú lò* "c'est leur couteau". Du point de vue dialectologique, on peut noter la présence d'un tel connectif dans le parler d'Ōdienné.

Pour ce qui concerne les prédicatifs verbaux, le contraste essentiel avec le b.s. est constitué par la présence

- d'un prédicatif *kà* à valeur d'accompli positif dans la construction transitive (b.s.: *yé*);
- d'un prédicatif *yá* à valeur d'injonctif (par exemple: *án yá bòrì* "courons!"); en b.s. ce *yé* injonctif n'est attesté qu'avec un sujet de deuxième personne du pluriel, ici il apparaît avec un nominal quelconque en fonction de sujet; par contre, ce parler n'atteste pas le *ká* à valeur injonctive du b.s.

On peut remarquer que ce point de divergence en ce qui concerne la forme de deux morphèmes prédicatifs pourrait fort bien provoquer des malentendus dans la communication entre un locuteur de ce parler et un locuteur du b.s.

Toujours en ce qui concerne la conjugaison, D.K. donne uniquement *bénà* comme marque du futur positif et ne signale pas dans son parler l'usage de *nà* seul comme prédicatif. On doit aussi évoquer le problème du progressif: à la différence du b.s., la tonalité des formes de progressif ne permet pas dans ce parler d'y voir un emploi particulier de la prédication non verbale de situation, dans laquelle la base verbo-nominale employée nominale se combine avec la postposition *lá*; il faut considérer qu'il s'agit dans ce parler de formes de conjugaison à part entière; relevons par exemple:

<i>dén 'bé kàsì-lá</i>	et non pas: <i>dén 'bé kàsì 'lá</i>
<i>à bé móbííí bòrì-lá</i>	<i>à bé móbííí-bòrì 'lá</i>
<i>án bé bàró 'kè-lá</i>	<i>án bé bàró-ké 'lá</i>

L'existence d'un progressif en *bé kà* n'est pas signalée. On ne trouve pas non plus dans ce parler le prédicatif verbal de syndèse à valeur hypothétique *mánà*.

En ce qui concerne les prédicatifs non verbaux, *lò* "c'est" est en fait une simple variante phonétique du bambara *dòn*. Quant au prédicatif de situation dont on sait de manière générale qu'il peut être prononcé *bé*, *bé* ou *bf*, les exemples donnés par D.K. suggèrent que dans son parler on assiste à une spécialisation de la forme *bé* pour les énoncés à un seul terme nominal (par exemple: *fùndéní 'bé* "il fait chaud") alors que c'est la forme *bé* qui est notée par ailleurs (par exemple: *fùndéní 'bé á ná* "j'ai chaud").

Le morphème de l'inactuel est attesté dans ce parler sous la forme *kùn* (forme attestée dialectalement en bambara à côté de la forme *tùn* que donnent les lexiques du b.s.).

Pour le reste, les inventaires de morphèmes dégagés par D.K. coïncident avec ceux du b.s.

### Le lexique

On relève dans la liste lexicale quelques termes, parfois liés au contexte ivoirien et peut-être pour certains d'entre eux empruntés à des langues de la région, qui ne sont pas attestés dans les lexiques du b.s.; par exemple: *qbàran* "bambou" (1), *kpáko* "noix de coco" (cf. baoulé: *knákò*), *qànnan* "crabe" (cf. baoulé *kánqà*), *kòkòf* "porc" (cf. baoulé *kòkòf*).

Pour le reste, on reconnaît des formes qui présentent souvent des différences phonétiques avec les formes du b.s. mais restent néanmoins toujours clairement identifiables. Parmi ces différences phonétiques, voyons celles qui se distinguent par leur fréquence et leur régularité (étant entendu qu'avec un parler du type considéré, on peut s'attendre à un certain brassage de formes d'origine dialectale différente, et donc à une certaine dose d'irrégularité dans les correspondances avec les autres parlers).

On note une tendance au maintien du schème vocalique *-i-a*, alors qu'en b.s. le *a* tend dans ce schème à se palataliser en *ɛ*: *dìna* "trou", *mìna* "attraper", *nyfna* "souris".

La tendance à la fermeture du *ɔ* en *o* dans le schème vocalique *-ɔ-i* est moins marquée dans ce parler qu'en b.s.; relevons par exemple *qómíjì* "rosée", *tòrì* "crapaud", *tóni* "suinter", *sòlì* "être matinal".

On relève un *-r-* intervocalique dans des mots qui présentent en b.s. un *-i-* et inversement: *bòrì* "courir", *jòrì* "sang", *túru* "huile", *fíla* "feuille", "médicament", *kúla* "nouveau". Il s'agit là de variations dialectales

(1) Ce terme est à prendre ici au sens qu'il a en français de Côte d'Ivoire (nervure de palme utilisée comme matériau); le bambou au sens du français standard est dit en Côte d'Ivoire "bambou de Chine".

dans la distribution lexicale de deux phonèmes, et non pas d'une confusion de l et r en un phonème unique: la pertinence de la distinction entre l et r dans le parler décrit est prouvée par des paires minimales telles que bàla "porc-épic" ≠ bàra "calebasse".

Le parler tend à maintenir des -ŋ- intervocaliques qui tendent à s'amuir en b.s., particulièrement dans un environnement de type a-a: fàqamá "chef", "roi", kàqaró "crachat", tàqafé "pagne", wàqə "mille", wáqatɪ "moment".

On remarque à peu d'exceptions près l'absence de prénasalisation pour des termes couramment donnés avec prénasalisation en b.s.; par exemple: qómiji "rosée", qón "cynocéphale", qòyo "aubergine".

Un -t- intervocalique (qui en principe a évolué vers -r- dans tout le domaine manding à l'exception des parlers occidentaux) se trouve exceptionnellement maintenu dans tàta "mur", wóto "cuisse".

La palatalisation de t- initial et la contraction de deux syllabes en une aboutit aux formes càn "vérité" (avec une voyelle a qui évoque la forme tónya que présente ce lexème à l'Ouest du domaine manding) et cén "qâter" (cette dernière forme se confondant avec cén "héritage"). Mais on sait que pour de tels mots, la graphie retenue en b.s. n'est pas représentative de la prononciation bambara la plus courante.

Un contraste particulièrement net (et particulièrement régulier du point de vue des correspondances interdialectales) est la présence de l- initial dans toute une série de mots qui en b.s. commencent par d-: lón "jour", lón "connaitre", etc.. On sait que sur ce point précis, les parlers bambara contrastent avec l'ensemble des autres parlers manding.

De manière analogue, il existe une série de mots qui présentent en manding très généralement ɣ- initial, sauf dans les parlers bambara où ils commencent par j-; nous les trouvons ici avec l'initiale ɣ-: yɪra "montrer", yɪran "griller", yɪri "arbre".